

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

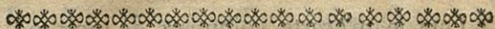
Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove

Richardson, Samuel

A Dresde, 1751

Lettre LV. Miss Howe, à Miss Clarisse Harlove.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1794



L E T T R E L V .

Miss HOWE, à Miss CLARISSE
HARLOVE.

Samédi, 25 de Mars.

Q uel conseil puis-je vous donner, ma noble amie ? Votre mérite fait votre crime. Il vous est aussi impossible de changer de naturel, qu'à ceux qui vous persécutent. N'attribuez vos malheurs qu'à l'immense disparité qui est entre vous & eux. Que demandez-vous d'eux ? Ne soutiennent-ils pas leur caractère ? Et à l'égard de qui ? D'une étrangère : car en vérité, vous ne leur appartenez pas. Ils se reposent sur deux points ; sur leur propre *impénétrabilité*, (que je lui donneroïis volontiers son vrai nom, si je l'osois !) & sur les égards dont ils vous connoissent incapable de manquer pour vous-même ; joint à vos craintes du côté de Lovelace, dont ils vous croient persuadée que le caractère vous décréditeroit, si vous aviez recours à lui pour vous délivrer de vos peines. Ils savent aussi que le ressentiment & l'inflexibilité ne vous sont pas naturels ; que les agitations qu'ils ont excitées dans votre ame auront le sort de tous les mouvemens extraordinaires, qui

qui est de s'appaiser bientôt ; & qu'une fois mariée, vous ne songerez plus qu'à vous consoler de votre situation.

Mais comptez que le fils & la fille aînée de votre pere se proposent entr'eux de vous rendre malheureuse pour toute votre vie ; quand vous épouseriez l'homme qu'ils ont en vûe pour vous, & qui a déjà une liaison plus intime avec eux que vous n'en pourriez jamais avoir avec une telle moitié. Ne voyez-vous pas avec quel soin ils communiquent à une ame si étroite, tout ce qu'ils savent de votre juste aversion pour lui ?

A l'égard de sa persévérance, ceux qui en seroient surpris le connoissent mal. Il n'a pas le moindre sentiment de délicatesse. S'il prend jamais une femme, soyez sûre que l'ame n'entrera pour rien dans ses vûes. Comment chercheroit-il une ame ? Il n'en a point. Chacun ne cherche-t-il pas son semblable ? Et comment connoitroit-il le prix de ce qui le surpasse, lorsque par la supposition-même il ne le comprend point ? S'il arrivoit, qu'ayant le malheur d'être à lui, vous lui fissiez voir naturellement un défaut de tendresse, je suis portée à croire qu'il s'en affligeroit peu, parce qu'il en auroit plus de liberté à suivre les fardides inclinations qui le dominent. Je vous ai en-
tendue



tendue observer, d'après votre Madame Norton, „que toute personne qui est la „proie d'une passion dominante composera „volontiers, pour la satisfaire, au prix de „vingt autres passions subalternes, dont le „sacrifice lui coûtera moins, quoiqu'elles „soient plus louables.

Comme je ne dois pas craindre de vous le rendre plus odieux qu'il ne vous l'est déjà, il faut que je raconte quelques traits d'une conversation qu'il eut il y a trois jours avec le Chevalier *Harry Downeton*, & dont le Chevalier fit hier le recit à ma mere. Vous y trouverez une confirmation de ses principes de gouvernement par la crainte, tels que votre insolente Betty vous les a rapportés d'après lui-même.

Sir Harry n'avoit pas fait difficulté de lui dire, qu'il s'étonnoit de le voir obstiné à vous obtenir contre votre inclination.

C'est ce qui m'importe peu, répondit-il. Les filles, qui affectent tant de réserve, sont ordinairement des femmes passionnées; (l'indigne animal!) Et jamais il ne seroit fâché, ajouta-t-il avec le secours d'un peu de méditation, de voir des grimaces sur le visage d'une jolie femme, lorsqu'elle lui donneroît sujet de la tourmenter. D'ailleurs, votre terre, par la commodité de sa situa-
tion,

tion, le dédommageroit abondamment de tout ce qu'il auroit à souffrir de vos froideurs; Il feroit sûr du moins de votre complaisance, s'il ne l'étoit pas de votre amour; & plus heureux, à cet égard, que les trois quarts de maris de sa connoissance. (Le misérable!) Pour le reste, votre vertu est si connue, qu'elle lui donneroit toute la sûreté qu'il pourroit désirer.

Ne craignez-vous pas, reprit Sir Harry, que si elle est forcée de vous épouser, elle ne vous regarde du même oeil qu'Elisabeth de France régarda Philippe II. lorsqu'il la reçut sur ses frontières, en qualité de mari; lui, dans lequel elle ne s'attendoit à trouver qu'un beau-pere: c'est-à-dire, avec plus de crainte & de terreur que de complaisance & d'amour? Et vous-même, peut-être vous ne lui ferez pas meilleure mine que ce vieux Monarque fit à sa Princesse.

La crainte & la terreur, répliqua l'horrible personnage, ont aussi bonne grace sur le visage d'une fille promise, que sur celui d'une femme: & se mettant à rire, (oui, ma chere, Sir Harry nous assûra que le hideux animal avoit ri) il ajoûta, que ce seroit son affaire d'entretenir cette crainte, s'il avoit raison de croire qu'on lui refusât de l'amour: que pour lui, il étoit persuadé que
si la



si la crainte & l'amour devoient être séparés dans l'état du mariage, l'homme qui favoit se faire craindre étoit le mieux partagé.

Si mes yeux avoient la vertu qu'on attribue à ceux du Basilic, je n'aurois rien de si pressant que d'aller régarder ce monstre.

Ma mere prétend néanmoins que ce seroit de votre part un prodigieux mérite, de surmonter votre aversion pour lui. Ou est, dit-elle, comme je me suis souvenue qu'on vous l'a déjà demandé, la gloire & la sainteté de l'obéissance, s'il n'en coûte rien pour l'exercer?

Quelle fatalité, ma chere, que votre choix n'ait pas de meilleurs objets! Ou *Scyllé* ou *Charybde*.

A toute autre que vous, qui seroit traitée avec cette barbarie, je fais quel conseil je donnerois sur le champ. Mais, je l'ai déjà observé; la moindre témérité, une indiscretion supposée, dans un caractère de la noblesse du vôtre, seroit une plaie pour tout le sexe.

Tandis que j'espérois quelque chose de l'indépendance à laquelle j'aurois voulu vous déterminer, cette pensée étoit une ressource où je trouvois de la consolation. Mais à présent, que vous m'avez si bien prouvé qu'il faut renoncer à ce parti, je m'efforce envain de trouver quelque expédient. Je
veux

veux quitter la plume, pour y penser encore.

* * *

J'ai pensé, réfléchi, considéré, & je vous proteste que je ne suis pas plus avancée qu'auparavant. Ce que j'ai à dire, c'est que je suis jeune comme vous, que j'ai le jugement beaucoup plus foible & les passions plus fortes.

Je vous ai dit anciennement, que vous aviez trop offert en proposant de vous réduire au célibat. Si cette proposition étoit acceptée, la terre, qu'ils auroient tant de regret de voir sortir de la famille, retourneroit un jour à votre frere, avec plus de certitude, peut-être, que par la réversion précaire dont M. Solmes les flatte. Vous êtes-vous efforcée, ma chere, de faire entrer cette idée dans leurs têtes bizarres? Le mot tyrannique *d'autorité* est la seule objection qu'on puisse faire contre cette offre.

N'oubliez pas une considération: c'est que si vous preniez le parti de quitter vos Parents, le respect & l'affection que vous leur portez ne vous permettroient aucun appel contr'eux pour votre justification. Vous auriez par conséquent le public contre vous: & si Lovelace continuoit son libertinage, ou

Tom. II. P. I.

G

n'en



n'en uſoit pas bien avec vous, quelle juſtification pour leur conduite à votre égard, & pour la haine qu'ils lui ont déclarée!

Je demande pour vous, au Ciel, ſes plus parfaites lumières. Ce que j'ai à dire encore, c'eſt qu'avec mes ſentimens, je ſerois capable de tout entreprendre, d'aller dans toutes fortes de lieux, plutôt que de me voir la femme d'un homme que je haïrois, & que je ſerois ſûre de haïr toujours ſ'il reſſembloit à Solmes. Je n'aurois pas ſouffert non plus tout ce que vous avez eſſuié de chagrins & d'outrages; du moins d'un frere & d'une ſœur, ſi j'avois eu cette patience pour un Pere & des oncles.

Ma mere ſe perſuade qu'après avoir employé tous leurs efforts pour vous aſſujétir à leurs volontés, ils abandonneront leur entrepriſe lorsqu'ils commenceront à deſeſpérer du ſuccès. Mais je ne puis être de ſon opinion. Je ne vois point qu'elle le fonde ſur d'autre autorité que ſa propre conjecture. Autrement je me ſerois imaginée, en votre faveur, que c'eſt un ſecret entr'elle & votre oncle Antonin. Malheur, à l'un des deux du moins, (j'entens à votre oncle) ſ'ils en avoient quelque autre entr'eux!

Il faut vous garantir, ſ'il eſt poſſible, d'être menée chez votre oncle. L'homme, le

le Ministre, la Chapelle, votre frere & votre sœur présens..... vous serez infailliblement forcée de vous donner à M. Solmes; & des sentimens de fermeté, si nouveaux pour vous, ne vous soutiendront point dans une occasion si pressante. Vous reviendrez à votre naturel. Vous n'aurez pour défense que des larmes méprisées, des appels & des lamentations inutiles: & la cérémonie ne sera pas plutôt *profanée*, si vous me passez cette expression, qu'il faudra sécher vos pleurs, vous condamner au silence, & penser à prendre une nouvelle forme de sentimens, qui puissent vous faire obtenir de votre nouveau maître le pardon & l'oubli de toutes vos déclarations de haine. En un mot, ma chere, il faudra le flatter. Votre conduite passée n'est venu que de la modestie de votre état; & votre rôle sera jusqu'à la mort, de vérifier son impudente raillerie, que *les filles qui affectent le plus de réserve sont ordinairement des femmes passionnées*. Ainsi, vous commencerez la carrière par un vif sentiment de reconnaissance pour la bonté qui vous aura fait obtenir grace; & s'il ne vous force point à la conserver par la crainte, suivant ses principes de gouvernement, je reconnoîtrai alors que je me suis trompée.



Cependant, après-tout, je dois laisser le véritable point de la question indéterminé, & l'abandonner à votre propre décision, qui dépendra du degré d'emportement que vous verrez dans leurs démarches, ou du danger plus ou moins pressant d'être enlevée pour la maison de votre oncle. Mais je prie encore une fois le Ciel de susciter quelque événement, qui puisse vous empêcher d'être jamais à l'un ou l'autre de ces deux hommes. Puissiez-vous demeurer fille, ma très chère amie, jusqu'à ce que les puissances favorables au mérite & à la vertu vous amènent un homme digne de vous, ou du moins aussi digne qu'un mortel puisse l'être!

D'un autre côté, je ne voudrois pas qu'avec des qualités si propres à faire l'ornement de l'état conjugal, vous prissiez le parti de vous condamner au célibat. Vous me connoissez incapable de flatterie. Ma langue & ma plume sont toujours les organes de mon cœur. J'ajoute que vous devez vous connoître assez vous-même, par comparaison du moins avec les autres femmes, pour ne pas douter de ma sincérité: en effet, pourquoi voudroit-on qu'une personne qui fait les délices de découvrir & d'admirer tout ce qu'il y a de louable dans autrui, n'aperçût pas les mêmes qualités dans elle-même, lorsqu'il est
cer-

certain que si elle ne les possédoit pas, elle ne seroit pas capable de les admirer si vivement dans un autre ? Et pourquoi ne pourroit-on pas lui donner les louanges, qu'elle donneroit à toute autre qui n'auroit que la moitié de ses propres perfections ? sur-tout, si elle est incapable de vanité ou d'orgueil, & si elle est aussi éloignée de mépriser ceux qui n'ont pas reçu les mêmes avantages, que de s'estimer trop pour les avoir reçus. S'estimer trop ? ai-je dit. Eh ! comment le pourriez-vous jamais ?

Pardon, ma charmante amie. Mon admiration, qui ne fait qu'augmenter à chaque lettre que vous m'écrivez, ne doit pas toujours être étouffée par la crainte de vous déplaire ; quoique cette raison soit souvent un frein pour ma langue, lorsque j'ai le bonheur de me trouver avec vous.

Je me hâte de finir, pour répondre à votre empressement. Combien de choses néanmoins je pourrois ajouter sur vos dernières confidences !

ANNE HOWE.



G 3

LET.